

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 85 (1940)
Heft: 11

Artikel: Questions politico-militaires
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348351>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Questions politico-militaires

LE MOUVEMENT ISLAMIQUE

La renaissance de l'Islam serait-elle du domaine des réalités ? Bien que peu marquée, cette renaissance existe déjà du fait que les musulmans n'ont, au fond d'eux-mêmes, jamais renoncé à reprendre une place prépondérante dans le monde. Ils ont des chefs spirituels, le roi Ibn Saud, l'Aga Khan, le roi d'Egypte, d'autres encore et des universités au Maroc, en Egypte, aux Indes. Par ailleurs, un intellectuel comme l'est l'Emir Chékib Arslan, éditeur de la « Nation arabe », prêche pour ses frères de race avec une énergie jamais démentie, à côté d'un Abderrahman Azzam, Mahamed Moostafa el-Maraghi de l'Université Al Azhar, Zaki Ali, etc.

Un mouvement islamique se développe, certes, en silence ; il peut demain se dresser en face des démocraties ou aux côtés des systèmes totalitaires. Un chef n'est pas introuvable et la race est profondément guerrière. D'autre part, les *Indes* ont établi le lien spirituel permanent qui manquait à ces gens disséminés en Afrique, en Asie Mineure, aux Indes, à Java et parmi les noirs de l'Amérique, en Chine où plus de quarante millions de mahométans vivent éparpillés sur le vaste empire. Pourquoi le mouvement pourrait-il reprendre corps ? La situation créée par la guerre actuelle nous le dira.

L'*Italie* établie au nord des terres africaines a compris la valeur de l'élément islamique. *Mussolini* a élevé l'épée en signe de rassemblement et de protection du monde musulman, sachant bien qu'il n'y a pas de religion qui se

prête mieux que celle de Mahomet au système totalitaire. Un jour ou l'autre, le problème du *califat* se posera et celui qui aura pris position pourra être, au besoin, l'aide, le conseiller ou l'ami, vers lequel les regards se tourneront.

Quant à l'*Allemagne*, on se souvient qu'elle avait pris possession, dès 1883, des régions de l'Afrique Sud-Ouest, Togo, Kameroun, Afrique orientale, Nouvelle-Guinée et de quelques autres de moindre importance. On n'a pas oublié les voyages de Guillaume II en Turquie, la construction du chemin de fer de Bagdad, les démêlés de 1905 au sujet du Maroc, suivis du traité d'Algésiras l'année suivante. En 1909, les Français et les Allemands s'entendent au sujet du Maroc où les premiers continueront à exercer leur influence politique, les seconds auront libre accès économique. Le coup d'Agadir (1911) risque de tout compromettre, mais la guerre mondiale survient, à l'issue de laquelle le mouvement islamique reprend de l'extension, sans que la Turquie s'y associe officiellement. De vastes Etats musulmans s'intéressent à toutes les questions qui vont se poser après la guerre. Ils ont besoin, entre autres, de produits fabriqués et il est dans l'intérêt de chaque peuple d'aplanir les difficultés économiques et de se rallier aux gouvernements forts, en état de produire, de vendre et d'acheter. La puissance militaire, il va sans dire, jouera un rôle important en tant que facteur de force pour la paix.

* * *

Que fut le mouvement islamique il y a plus de 1300 ans, et quelle influence laissa-t-il dans le monde ? Ce peuple musulman, autrefois conquérant par terre et par mer, est aujourd'hui plus ou moins soumis, mais nous le voyons en maintes régions nettement décidé à maintenir ou à reconquérir son indépendance. Rien n'empêche de supposer qu'un jour ou l'autre, l'Islam reprendra la place perdue et profitera des erreurs commises par les peuples en guerre ces dernières années. Sur les ruines s'édifient

souvent de nouveaux Etats, à caractère d'abord nettement militaire, gage indispensable pour rester maître chez soi.

Reportons-nous un instant à l'époque où Mahomet apparut. L'anarchie régnait partout, les spéculateurs dominaient les gouvernements, la religion n'existait que de nom et présentait les plus dangereuses tares dans ses formes comme dans sa propagande. Le matérialisme le plus effroyable régnait en despote. Alors le peuple de Mahomet trouva son Messie et son chef pour être sauvé de la ruine. Il se dressa contre les athées et fit de la religion une arme spirituelle, car, avant tout, l'Islam est religieux et ne sera jamais au service des ennemis de Dieu.

La diversité des lieux, les influences subies, les manœuvres souvent habiles de puissances intéressées et celles parfois directement décisives des Anglais — étant admis que les moyens les plus variés peuvent réussir — ont fait que les islamiques se sont divisés et n'ont pas encore réussi à suivre une politique déterminée. En quelques pays, cette transformation est en cours. Elle est soutenue, encouragée ou entravée, mais ne reste nulle part en sommeil.

Le *Japon* a su s'attirer la sympathie des musulmans de l'Inde, ce qui n'est pas sans conséquences à longue portée. Il s'assure ainsi de nouveaux débouchés pour son commerce et, pour témoigner ses sentiments, il n'entrave pas le développement de la religion même au Japon. Il réussit, de cette façon, à s'attacher les cœurs de millions de musulmans disséminés en Orient. Autant de partisans sont ainsi gagnés à la cause religieuse contre l'athéisme, autant de points d'appui se constituent pour le jour où le Japon pénétrera encore plus loin en Asie, les armes à la main.

L'*Iran*, l'*Egypte*, sont des Etats où l'islamisme a les plus solides appuis moraux, ainsi qu'en *Arabie*. Au Caire, l'Université forme le centre intellectuel de millions d'Arabes. Comme un aimant, les jeunes sont attirés sur les bords du Nil d'où ils remporteront un jour les doctrines d'unité d'action et de vues et les répandront au Maroc, à Bagdad, Delhi, aux Philippines et aux îles australiennes. C'est du

Caire que partent des milliers de journaux et de publications illustrées. Les harems aux volets clos reçoivent les imprimés et la femme est au courant de la vie des peuples.

L'Université arabe a sa tradition bien ancrée dans le passé. Elle remonte à l'an 972 et fut au début confondue avec la mosquée. Peu de temps après, elle transforma son enseignement pour tenir compte des différentes tendances du monde musulman et les étudier. Des professeurs éminents dirigent les cours les plus modernes, mais à côté d'eux les traditionnelles méthodes d'enseignement ont maintenu leur place. Quant à l'Université d'Al Azhar, elle a notablement renforcé l'influence morale de l'Egypte et attiré sur ce pays les yeux d'une jeunesse ardente, prête à se réveiller au premier signal, prête aussi à combattre l'athéisme.

Les masses d'étudiants sortis de l'Université ne sont pas, d'autre part, sans poser de nouveaux problèmes, nombre de licenciés et docteurs ne trouvant pas d'occupation stable. Devenus chômeurs intellectuels, ces éléments constamment en rapport avec les Européens, ont fini par modifier l'aspect du monde islamique et l'attirer plus ou moins vers les nouvelles formes de la politique.

Il y a là une face du problème à laquelle les ulémas n'ont peut-être pas réfléchi, mais qu'ils ne perdent certainement pas de vue. Si l'âme arabe a ses plus profondes racines dans le passé, elle doit toutefois s'accommoder du présent. Elle trouve des points de contact avec les civilisations issues des Eglises chrétiennes, elle finira non par modifier l'essence même de sa mentalité, mais à l'adapter au présent. Dans ce domaine de travail souterrain, de puissants facteurs ne cessent d'agir. La guerre déclanchée en 1939 a suspendu, pour l'heure, les manifestations extérieures, mais les ondes n'ont pas été arrêtées, au contraire.

Le cinéma, le gramophone, les imprimés et la radiophonie ont donc largement poussé à la réflexion et les bases de la vie sociale, si elles n'ont pas été modifiées, ont tout de même subi l'influence du modernisme. Des masses énormes

d'illettrés sont aujourd'hui au courant de tous les faits du jour. Elles méditent, discutent, prennent parti ; elles se rendent compte de la valeur des organisations militaires. La conséquence de cet état de choses est tout au moins que le monde islamique comprend mieux l'état d'esprit de l'Europe et peut ne plus éprouver à son égard les craintes de jadis.

Cependant des intellectuels arabes pensent que ce nouveau courant pourrait affaiblir l'autorité morale de l'Islam. Il développerait, au détriment des dogmes religieux, un nationalisme souvent dangereux, parce qu'il est limité par les frontières des Etats et ne s'étend pas sur l'ensemble du monde musulman. En outre, le nationalisme a parfois, pour corollaire, la séparation entre l'Etat et l'Eglise. L'exemple de la Turquie de Moustafa Kemal n'est pas resté sans influence sur les musulmans du monde entier.

* * *

La *Palestine* forme depuis quelques années une zone d'attraction tant au point de vue économique que religieux. Le fait est qu'en quelques années le pays a été industrialisé par les émigrés, mais ce serait un tort de croire que les Arabes n'ont pas, eux aussi, pris part à la vie commerciale. Toutefois, la main-d'œuvre arabe est mal rétribuée en comparaison des autres ouvriers, ce qui n'est pas sans inconvénients. D'autre part, on ne peut dire aujourd'hui de quelle façon la question juive sera résolue. Si l'expansion juive est arrêtée, les Arabes reprendront à leur compte les installations et les industries qu'ils connaissent depuis quelques années. Le pays, très riche et productif, aurait toutes les chances de devenir la région la plus importante de l'Orient et de revivre les temps où il constituait le centre du marché et des échanges entre l'Asie et les peuples méditerranéens.

La conséquence de l'industrialisation saute aux yeux, car elle peut modifier les conditions de la vie religieuse.

On l'a vu avec la république mahométane de l'*Aserbeïdjan* de l'U.R.S.S., où, depuis 1919, les femmes ont des droits égaux à ceux des hommes. Il a fallu toutefois constater, par la suite, qu'une assimilation par peuples mahométans dispersés aux Indes, à Java, en Mongolie, en Asie Mineure et ailleurs, des principes soviétiques, était impossible. En 1935, l'émir *Chékib Arslan* déclara que le bolchévisme ne pouvait s'allier au panislamisme et il conjura les fidèles de ne pas abjurer leur foi pour tomber dans l'athéisme. Si tous ne suivent pas les conseils de l'émir, il n'en reste pas moins que la ligne de conduite spirituelle a été tracée par l'un des plus éminents représentants du dogme islamique.

* * *

Les étonnantes conquêtes des *Arabes* commencèrent au moment où *Byzance* appauvrie et la *Perse* affaiblie ne furent plus en état de défendre leurs frontières, phénomène que nous retrouvons si souvent dans l'histoire de tous les temps. Cependant, l'entrée en guerre des Arabes signifiait aussi l'apparition d'une nouvelle religion. En quelques années, la Palestine et la Syrie étaient conquises et la campagne, commencée en 635, se poursuivit contre la Perse, puis vint le tour de l'Egypte. Un immense empire s'était formé qui transporta sa capitale de *Médine* à *Damas* et étendit sa souveraineté jusqu'en Afghanistan. La religion du Prophète ne fut pas imposée, elle s'imposa d'elle-même au milieu de peuplades dont la foi religieuse était en pleine décadence.

Fermement établi en Asie Mineure, le calife Omar I tourna ses regards vers l'Afrique du Nord, le long des côtes de la Méditerranée où vivaient, sur une étendue de plus de 2000 kilomètres de longueur, les descendants des Romains et des Vandales, autour de Carthage et, plus à l'ouest jusqu'au Maroc, les tribus des farouches Berbères. La conquête de ces régions ne fut pas aisée. Ce fut seulement

en l'an 698 que Carthage fut détruite et remplacée par la ville de *Tunis*. Quant au pays des Berbères, il ne tomba aux mains des Arabes qu'en 708. Trois ans plus tard commençait la conquête de l'Espagne, précisément à l'époque où de graves troubles mettaient aux prises catholiques et juifs. En quelques années la péninsule ibérique fut soumise et les Pyrénées franchies. En 720 les Maures sont à Narbonne, puis s'emparent de Carcassonne et d'Autun. Battus en 732 près de Poitiers, les Maures se dirigent sur Arles et Avignon. Ce n'est qu'en 759 que Pépin réussit à reprendre Narbonne et à enrayer la poussée islamique vers le nord.

Charlemagne voulut chasser les Arabes de l'Espagne. Sa première tentative de l'an 778 tourna en une défaite devant Saragosse, et se termina par la célèbre retraite de Roncevaux. De nouvelles tentatives amenèrent la conquête de Barcelone, mais, ne pouvant s'appuyer sur une îlotte, *Charlemagne* et ses successeurs ne purent dominer la Méditerranée dont toutes les îles étaient occupées par les Arabes. *Le problème méditerranéen* date de loin ; il devint à l'époque celui des Arabes et du *Calife* de Bagdad et exerça une grande influence sur les événements ultérieurs. L'Égypte se trouvait au centre ; la Palestine, terre arabe où l'immigration juive était interdite, constituait avec la Syrie le pilier de l'est, tandis qu'à l'ouest le Maroc et l'Espagne formaient l'autre base d'appui, La mer, enfin, dominée par la flotte du Calife, donnait à ce dernier la pleine liberté de ses mouvements.

Du X^e au XII^e siècle la civilisation arabe s'est épanouie d'une façon toute particulière sur l'Espagne, mais la poussée venue du nord refoula peu à peu l'Islam sur les rives africaines. La haine contre la religion des Arabes et le fait que le catholicisme put reconquérir l'Espagne, y maintinrent ensuite pendant plus de sept siècles la monarchie au pouvoir.

Mais ces longues luttes ne furent pas sans épuiser les ressources du pays et sans amener des transformations dans les esprits. La victoire sur les Arabes fut, en premier lieu,

une victoire religieuse. Cet état de choses ne contribua pas peu à donner à l'Espagne un caractère spécial, qui s'est maintenu, à travers les siècles, jusqu'à nos jours.

« DIVIDE ET IMPERA »

Il est constamment fait allusion à la fameuse formule politique *divide et impera* qui a servi les intérêts britanniques aux Indes, où l'opposition entre les différentes conceptions religieuses a détourné l'attention des indigènes de leurs devoirs vis-à-vis de leur patrie.

Il n'y a guère de plus grands contrastes, dus essentiellement à la religion, que ceux qui séparent les Hindous des Mahométans. Les premiers se font une représentation mystique des divinités avec lesquelles ils ornent leurs temples; les seconds interdisent les images et ne tolèrent aucune discussion des dogmes du Koran. Les Hindous vénèrent la vache et la considèrent comme un animal sacré, les Mahométans la comptent au contraire parmi les animaux de boucherie. Et si nous mettons en parallèle les conditions sociales des individus, nous voyons d'une part le système hindou des castes et, d'autre part, la tendance égalitaire de l'Islam. Il suffira donc de savoir les utiliser pour détourner les indigènes des idées d'indépendance nationale. En effet, il n'y a pas d'union possible entre la métaphysique hindoue parfois obscure et les dogmes stricts du Koran; aussi l'Asie indienne resta-t-elle incapable de mettre sur pied un programme de politique nationale, un passé profond séparant les deux confessions principales.

Le terrain fut donc fort propice aux entreprises coloniales, voilées d'abord par les affaires commerciales. Après des essais de résistance, sans cohésion nationale, les Anglais étouffèrent finalement la grande révolte de 1857 dans le sang et les Indes appartinrent dès lors à l'Empire britannique. A cette occasion on remarqua une certaine sympathie des Mahométans pour la cause anglaise, dans l'espoir d'une transformation du régime des castes. Ce

ne fut qu'une illusion, car les conquérants ne tinrent pas à modifier l'état de choses, mais plutôt à le maintenir le plus longtemps possible. Cette politique coloniale n'a pas mal réussi, personne n'en a jamais douté.

* * *

La question du *califat* a provoqué, nous l'avons déjà fait remarquer, les plus graves dissentiments. A ce propos il ne faut pas confondre le califat avec la papauté. Le Pape élu par le clergé est le souverain pontife infaillible, tandis que le calife élu n'est pas un théologien, mais le défenseur de la foi qui protégera, au besoin les armes à la main, les pays islamiques.

Le sultan *Abdul Hamid* reprit la défense de la foi dans le dernier quart du XIX^e siècle. Il organisa un service de renseignements très étendu et fut tenu constamment au courant de tous les événements de l'univers. Pour le sultan, le pan-islamisme était au-dessus du patriotisme turc, car il entendait réunir, sous un seul emblème, les musulmans du monde entier, en commençant par les adeptes disséminés le long des côtes de la Méditerranée jusqu'au Maroc. Cette vaste action politico-religieuse ne fut soutenue que par l'empereur Guillaume II. La visite de ce dernier à Constantinople et en Palestine en 1898 fut le début d'une entente germano-turque de longue durée. Se souvient-on encore des paroles de Guillaume II à Damas : « Que S. M. le Sultan, ainsi que les trois cents millions de Mahométans disséminés sur la terre et qui honorent leur calife, sachent que l'empereur allemand sera en tout temps leur ami ».

En fait ces paroles marquèrent le début du « *Drang nach Osten* ». La concession du chemin de fer de Bagdad fut accordée en 1903. Les travaux, interrompus pendant la guerre mondiale, furent repris plus tard et achevés en 1940. La liaison par les 4000 kilomètres de la voie ferrée *Berlin-Stamboul-Bagdad-golfe Persique*, a créé une nouvelle expansion industrielle et commerciale concurrente de celle via

Canal de Suez. Elle traverse, entre autres, les champs pétrolifères de l'Asie Mineure et s'abouche avec le commerce des vastes régions asiatiques.

Les vues pan-islamiques d'Abdul Hamid furent combattues par les *Jeunes Turcs* dont le premier Comité vit le jour à Genève en 1891 et par le Comité des *Jeunes Arabes* fondé à Paris en 1907, auquel se rallièrent des Albanais, des Bulgares et des Arméniens. Une année plus tard, le 3 juillet 1908, la révolution dirigée par Enver bey éclatait en Macédoine. Elle devait marquer la fin du mouvement islamique d'Abdul Hamid, les révolutionnaires entendant conquérir la liberté et non les mosquées, cependant que le sultan voulait avant tout servir la foi religieuse. De cette époque date la création du Parlement turc et l'octroi de libertés nouvelles et, par la suite, les transformations totales du pays. Au nom d'Enver, s'ajoutent ceux de Djémal, Talaat et Moustafa Kémal. Après la déposition d'Abdul Hamid et le couronnement de son frère Mohamed, la politique pan-islamique fut orientée par les Turcs vers le pan-touranisme.

Les guerres et révoltes où les Turcs furent ensuite engagés dans les Balkans, en Tripolitaine et autour des îles du Dodécanèse, appauvrirent terriblement le pays. Moustafa Kémal, plus tard Atatürk, réussit au dernier moment à sauver son pays, tandis que l'Islam dut chercher par d'autres voies à maintenir la foi des fidèles.

* * *

Les *Arabes*, plus ou moins abandonnés par les Turcs, s'étaient vus livrés à eux-mêmes peu de temps avant la guerre mondiale. Ils trouvèrent des alliés du côté de la Grande-Bretagne et de la France, tandis que la Russie menaçait les Dardanelles. Les régions pétrolifères, les ports du Levant, la Palestine attiraient les deux puissances occidentales. Pour les Russes le libre transit par les Dardanelles a *toujours* joué un rôle prépondérant, aussi vit-on

se dessiner rapidement la situation au moment où l'Allemagne s'allia à la Turquie. La révolte des Sénoussis n'eut pas lieu ; celle des Arabes de l'Asie Mineure éclata le 5 juin 1916, mais en faveur des Anglais. Comment ces derniers purent-ils s'assurer la collaboration des Islamites ? C'est un des chapitres les plus importants de l'histoire, mis à jour, il y a deux ans à peine, par l'ouvrage d'un chrétien arabe, George Antonius, sur le mouvement national des Arabes.

CE QUE VOULURENT LES ARABES.

Hussein, roi du Hedjaz, régna en maître sur les régions de la Mecque, de Médine et du Djidda, tout en restant dans son palais de Constantinople. C'est dans cette ville que ses quatre fils Ali, Faïçal, Abdullah et Saïd furent élevés et soigneusement préparés à la vie politique et guerrière qui les attendait.

Lorsqu'il fut question du soulèvement arabe, Hussein voulut s'assurer des véritables intentions des Anglais, aussi se mit-il en rapports avec sir Henry Mac-Mahon, Haut-Commissaire en Egypte. Il proposa d'admettre la reconnaissance de l'indépendance des Arabes ainsi que du califat. En contre partie, Hussein offrit aux Anglais certains avantages d'ordre économique. La réponse du Haut-Commissaire ne fut pas concluante et comme la situation en été 1915 n'était pas claire, les Anglais firent traîner les pourparlers en longueur. Il y eut échanges de notes et les Anglais s'engagèrent, une *première* fois le 13 décembre 1915, à ne pas s'opposer à l'indépendance des pays arabes. Dans la suite, des contestations surgirent au sujet de la Palestine, sur laquelle les Anglais élevaient des prétentions, mais Hussein ne crut pas y voir une modification aux engagements pris. Le soulèvement des Arabes éclata en juin 1916.

Peu de temps auparavant, le 16 mai, le gouvernement britannique avait entamé des pourparlers avec la France, *sans* toutefois aviser cette dernière des accords pris avec

le roi Hussein. Les représentants, Sir Mark Sykes pour la Grande-Bretagne et, pour la France, M. Georges Picot, ancien consul général à Beyrouth, mirent sur pied le plan de partage du territoire et se rendirent à Saint-Petersbourg pour s'entendre au sujet des Dardanelles. Après de longues discussions la France se vit attribuer le nord de la Syrie, tandis que la Palestine passait sous l'influence anglaise. Le troisième enjeu, l'Arabe, restait sur le carreau et n'apprit rien de l'accord intervenu à ses dépens. Il est plus que probable que cet accord n'aurait jamais pu être ratifié par Hussein, s'il avait été porté à la connaissance de tous les intéressés. Ce ne fut qu'au mois de décembre 1917 que le roi Hussein fut mis au courant du plan Picot-Sykes, au moment où les Bolchéviques, maîtres de la Russie, publièrent les documents révélateurs trouvés dans les archives.

Les Turcs pensèrent pouvoir encore rallier les Arabes à leur cause, mais Hussein, habilement influencé par le ministre Balfour, ne prit aucune décision. Quel facteur entra en jeu ? On peut penser qu'il fut très important et que la question des bassins pétrolifères joua un rôle prédominant, les exploitations de *Mossoul* étant encore assez primitivement installées.

Cette question de Mossoul donna lieu à de vives intrigues qui ne resteront pas à l'honneur des belligérants. En fin de compte Mossoul resta aux Irakiens, c'est-à-dire indirectement aux Anglais, par décision de la S.d.N. La « *Iraq Oil Company* » vit le jour en 1925. Ceci explique cela.

De quelle façon fut résolu le *problème palestinien* ? Il fut posé, dès 1914, par les Juifs partisans du retour en Palestine et, d'autre part, par les Anglais désireux de couvrir le canal de Suez et la route des Indes. D'une façon ou de l'autre, la Grande-Bretagne, jouant sur les deux tableaux, pouvait avoir gain de cause, soit en utilisant l'un ou l'autre de ces moyens, soit tous les deux à la fois. Une première conférence avec les Juifs eut lieu le 7 février 1917 à Londres, sous la présidence de Sir Mark Sykes. De profonds dissentiments existaient entre les sionistes

et les adversaires du sionisme, entre les partisans du sionisme culturel et ceux du sionisme à caractère politique, mais finalement les intéressés, appuyés par Wilson, arrivèrent à un accord sous la formule Balfour (novembre 1917). Le « *National home* » préconisé par le gouvernement britannique fut accepté, créant un malentendu regrettable et qui aurait dû être évité. Cette acceptation du home national laissa croire à une Palestine refuge national du peuple juif et, par conséquent, à une spoliation vis-à-vis des Arabes maîtres du pays, ces mêmes Arabes qui appuyèrent loyalement les Anglais durant la guerre mondiale.

L'émotion et la colère des Arabes provoquèrent de violentes démonstrations nationalistes au Caire et ailleurs. Le roi Hussein protesta de sa ferme volonté de ne jamais sacrifier les droits légitimes des Arabes, mais il y eut de nouveau discussion et interprétation variées de textes et de déclarations verbales, de telle façon que ce problème ne trouva jamais la solution nette et claire que le monde entier aurait désirée. Et pourtant, les Arabes n'avaient pas cessé d'élever leurs protestations.

Faïçal, de retour de l'Europe où il avait assisté aux pourparlers pour la paix, trouva ses partisans réunis à Damas en un congrès où furent votées des résolutions d'après lesquelles l'indépendance de la Syrie et de la Palestine devait être reconnue. L'accord Sykes-Picot était rejeté ainsi que la déclaration Balfour et tout autre plan relatif au partage de la Syrie ou à la création d'une communauté juive en Palestine; toute tutelle, selon le système des mandats, était repoussée, ainsi que n'importe quel appui de la part de la France.

Ces résolutions sont restées comme l'expression de la volonté arabe d'obtenir une fois ou l'autre gain de cause. Elles signifièrent encore qu'une parole donnée ne pouvait pas s'envoler au gré des vents, aussi éprouva-t-on quelques craintes à Paris et à Londres au sujet des réactions qui ne manqueraient pas de se produire. Une commission composée de deux Américains spécialistes en questions orientales,

MM. King et Crane, fut envoyée sur les lieux. Elle dressa un rapport intéressant où des conseils fort judicieux furent donnés en regard d'une administration sous mandat. Il ne fallait pas faire de ce système une tutelle éternelle ; quant à la Palestine, il convenait surtout d'empêcher la prise de possession des terres par les nouveaux venus et le refoulement des Arabes. Il était indiqué, en somme, de tenir les promesses données.

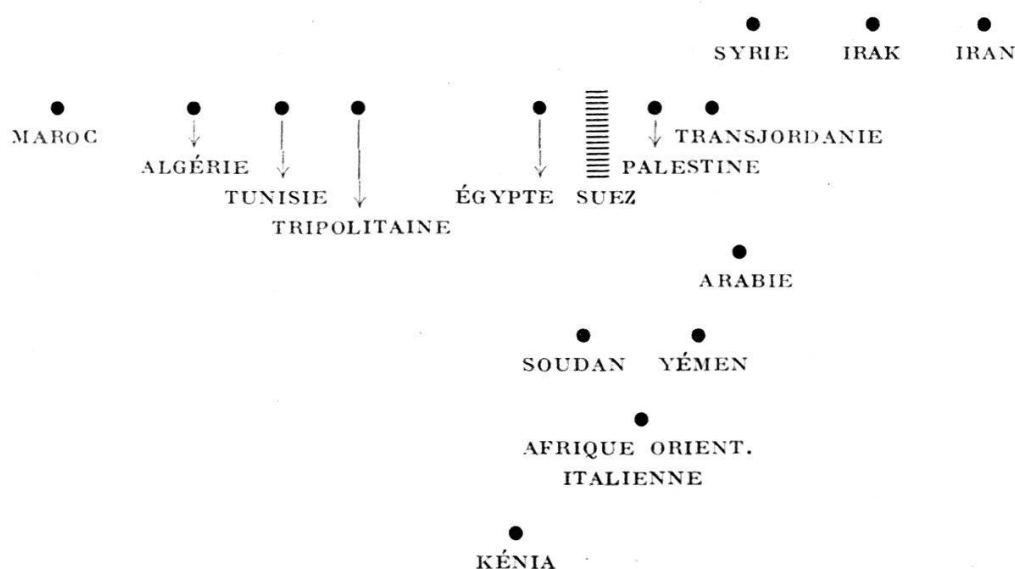
Les conclusions de ce rapport, vivement appuyées par Faïçal, ne furent pas adoptées. Au *Congrès de San Remo*, le partage des influences fut réglé et, le 5 mai 1920, on apprenait que la Grande-Bretagne se réservait les régions de la Palestine et de l'Irak et la France gardait la Syrie et le Liban. La déclaration Balfour fut confirmée.

Un juge impartial dira qu'une grave erreur psychologique fut commise envers l'Arabe engagé, sur parole d'honneur, dans le conflit mondial. Un tournant fâcheux de l'histoire s'est accompli que la création des Etats de l'Irak et de la Transjordanie ne saurait corriger en faveur des Alliés. Le but de diviser pour régner et de disloquer le mouvement pan-arabe avait bien été atteint, mais sans penser à l'avenir. La tranquillité des pays arabes, constamment troublée par des révoltes et des menées politiques, provoqua l'intervention des Alliés à maintes reprises. Hussein entraîné dans des querelles sans fin avec ses voisins fut détrôné. *Ibn Saud*, à la tête des Wohabites, créa l'*Arabie saoudite*, un royaume égal en étendue aux deux tiers de l'Europe et peuplé de plus de huit millions d'habitants. Tandis qu'au sud de l'Arabie, le *Yémen* sous l'émir Yéyah se constituait face à l'Afrique orientale italienne, le pan-arabisme devait subir, il y a peu de temps, la cession du Sandjak à la Turquie, source de conflits futurs.

La personnalité d'Ibn Saud est si connue qu'il est superflu de la rappeler, sauf pour insister sur les qualités d'indomptable énergie dont fit preuve ce souverain, et sur son attachement aux principes du Koran. Sans écarter les inventions modernes, Ibn Saud a su les adapter à l'âme

de son peuple, tout en conservant à la religion son caractère d'union entre les cœurs. Il a fait, enfin, appel à tous les musulmans pour qu'ils l'aident dans son travail et lui permettent de transformer le désert en un pays fertile. Par ailleurs, l'Arabie et l'Égypte sont, pour ainsi dire, au milieu de peuples islamiques, mais l'Arabie a l'avantage d'être indépendante et d'un accès malaisé. Entre les deux grands pays passe le *Canal de Suez* qui se trouve au centre de contrées unies par la foi religieuse.

Nous pouvons tracer la chaîne d'union de l'Ouest à l'Est comme suit :



L'importance de l'élément arabe ressort visiblement et sur des milliers de kilomètres en largeur et en profondeur allant du *Maroc* à l'*Iran* via l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine-Lybie, l'Égypte, la Palestine et la Transjordanie, la Syrie. Ils forment le front méditerranéen renforcé en son centre par le Soudan et l'Afrique orientale italienne à l'Ouest du Canal et par l'Arabie et le Yémen à l'Est.

* * *

Au moment où de nouveaux problèmes prendront corps, l'Etat d'Ibn Saud et le prestige qu'il représente, pourront

exercer une très grande influence sur les événements. Comme nous le savons, des côtes de la Méditerranée jusqu'en Asie, on retrouve les mêmes liens religieux. Ici ce sont des Etats indépendants, là des sujets soumis à la domination étrangère, mais partout la foi constitue une attache aux principes de Mahomet.

Aux *Indes anglaises* habitent plus de 85 millions de mahométans. L'Aga Khan et l'Université d'Aligar peuvent agir avec succès sur les esprits. On sait que les conducteurs des religions aux Indes tiennent le sort du pays entre leurs mains. Les *Indes néerlandaises* et les mahométans voisins, soumis à la Grande-Bretagne, sont environ 60 millions. On en compte autant répartis entre la Chine, les Philippines et le Japon. Trente millions devraient encore se trouver en U.R.S.S., malgré la propagande anti-religieuse, et 25 millions vivent dans l'Empire colonial français. Par quels liens spirituels, si ce n'est par la langue du Koran, pourrait-on maintenir l'union entre ces éléments dispersés ?

La politique à l'égard de l'Islam s'est exercée de différentes façons. Elle s'est appuyée sur l'histoire et sur les expériences, sur les intérêts en jeu, sur la nécessité de l'équilibre des forces ou d'une suprématie évidente, notamment en Méditerranée. L'Irak sera traité différemment de la Syrie, l'Egypte ne jouera pas le rôle du Maroc, et ainsi de suite. La Grande-Bretagne, par exemple, a toujours suivi la politique très élastique du « teile und herrsche ». Ici, elle a fait de larges concessions, là, ce fut le contraire. En certains cas, les répressions furent terribles. Les Indes, le Soudan, la Palestine, sont des terres où les « expériences » anglaises resteront marquées d'un sceau particulier.

Il est incontestable qu'il règne aujourd'hui, dans le monde arabe un esprit de mécontentement contre l'impérialisme de certaines grandes puissances et que la politique de Mussolini, basée sur des méthodes nouvelles, s'harmonise mieux avec les temps présents. Cette politique tend à rechercher la collaboration des Arabes, à donner le sentiment de la dignité et de la responsabilité et à assurer

le bien-être des populations. L'autonomie contrôlée qui règne en Lybie et en Afrique orientale sur des millions de musulmans ne rappelle en rien la politique suivie en d'autres lieux. L'épée de l'Islam, tenue en mains par le Duce le 18 mars 1937 et sur laquelle il a prononcé des paroles inoubliables pour les croyants, a consacré une politique dirigée vers la force, la justice et le travail en commun de tous les indigènes. Le fait est que les musulmans se sont montrés d'excellents soldats et qu'ils restent les gardiens des régions fixées par le Duce dans son discours du 26 mars 1939 : le bassin méditerranéen avec la Tunisie et le Canal de Suez, plus loin encore Djibouti.

Avec le *Calife* attendu, l'unité sera rétablie dans le monde islamique et la communauté de vues avec les Etats totalitaires représentera une force énorme. Les signes les plus évidents montrent que les puissances de l'Axe ont étudié depuis longtemps la solution du problème.

R.
